

# Rapport de stage mobilité Liban

## Arrivée, découverte de Beyrouth, relations internationales

Du hublot de l'avion, on découvre le littoral libanais : une polypose hyperplasique bétonneuse de la côte qui grignote la mer calme et bleu profond. Le dépaysement en arrivant débute dans la cohue de la file d'attente à l'aéroport Rafic Hariri. Après une attente d'une bonne heure pour passer les contrôles et les formalités du visa, je sors finalement dans la chaleur moite étouffante de début septembre, où mon futur colocataire m'attendait en souriant un « Ahla u sahla ». Le trajet en « service », taxi collectif qui remplace les transports publics, entre l'aéroport et la maison située dans le quartier chrétien de l'est de Beyrouth, Ashrafieh, restera gravé longtemps dans ma mémoire. Le trafic infernal, les klaxons, la poussière, les fils électriques, les deux roues, les garagistes, la couleur sable, la chaleur, la pop orientale à la radio et le chauffeur qui ne parlait qu'arabe et, surtout, tout le temps, en me lançant régulièrement des « Ahla ! Ahla u sahla ! ». Toute la peur de l'inconnu disparaît dans cette carcasse croulante et mystérieusement encore roulante. Il ne reste plus que l'excitation et ce sentiment d'avoir de la chance, la chance de ceux qu'on accueille.

L'équipe de mobilité internationale de l'université Saint-Joseph, Nayla et Mélissa, par son accueil et sa gentillesse a vraiment contribué à nous intégrer le plus vite possible dans la vie de l'université. La réunion pour étudiants en mobilité, organisée avant la rentrée, avec buffet découverte du petit déjeuner libanais, a permis de se créer très tôt des contacts. Et plus tard leur disponibilité concernant les problèmes administratifs, avec la sécurité générale ou avec l'université a été également d'une très grande aide.

## Logement, budget, sécurité générale

J'ai eu la chance de trouver très rapidement un logement avant d'arriver grâce aux pages de recherche de collocation sur Facebook. Le logement est assez cher à Beyrouth, et d'autant plus si on veut échapper aux coupures d'électricité ou d'eau. Je suis dans un appartement, certes très couleur locale, mais finalement bien équipé, avec trois colocataires libanais. Je trouverai en cours de l'année un appartement où habiter seule grâce à une amie d'amie d'ami. Le coût du loyer est heureusement contrebalancé par la possibilité de se nourrir, très bien, à très bon marché (surtout grâce aux mamans libanaises, mamans universelles et très généreuses dès qu'il s'agit de nourriture). Les transports peuvent finir par coûter cher à Beyrouth, mais j'ai pris le parti de faire le plus de chemin possible à pied pour mieux découvrir la ville qui n'a rien prévu pour les piétons. Sur les grandes distances, pour sortir de Beyrouth, les bus sont très bon marché. Le téléphone est particulièrement cher au Liban, mais après avoir acheté une ligne et trouvé la bonne combine, le mois revient à 10 dollars. Sinon, la vie peut être très chère ou pas du tout, à l'image des écarts sociaux, si marquant dans ce pays. N'ayant pas un gros budget en dehors de la bourse Explora'Sup, celle-ci m'a quand même permis de vivre tout à fait bien sans même avoir à ajouter beaucoup d'argent. Et j'ai pu découvrir le Liban de façon très variée grâce aux nombreuses rencontres que j'ai pu y faire.

Pour les papiers, Mélissa et Nayla nous avaient bien prévenus des démarches à effectuer et des difficultés que nous pourrions rencontrer à la sécurité générale. Elles ont même proposé de nous y accompagner pour nous aider, notamment pour la langue. Cependant j'ai eu la chance que mon cas se passe sans entrave, avec un peu de patience mais finalement de façon assez fluide. J'ai opté pour

un visa étudiant, solution la plus économique et n'ayant pas prévu de voyager en dehors du Liban au cours de l'année (la procédure est très longue et pendant ce temps on n'a plus de passeport).

## Organisation de la faculté

Mon inscription à la faculté de médecine a pris un peu de temps compte tenu de mon statut particulier d'étudiante en mobilité (en médecine, je n'ai pas rencontré d'autres étudiants en mobilité cette année). Mais, encore une fois grâce à Mélissa et Nayla, ça s'est arrangé et Rania, de la faculté de médecine, a toujours été extrêmement arrangeante avec moi quand j'étais perdue dans mes choix, papiers ou les couloirs de l'université.

Les étudiants de ma promotion (et même de mes promo car, par souci de correspondre au programme de mon université, j'étais à cheval sur deux années, Rania permettant des chevauchements juste par un sourire et un clic magique !) sont spontanément venus vers moi pendant la première séance en amphi. La solidarité des étudiants et le groupe WhatsApp de la promo m'ont permis de n'être jamais perdue dans l'organisation de la fac.

J'ai eu l'occasion d'essayer de nombreux sports grâce au complexe sportif de l'université. Du yoga, du taekwondo, du pilates et même de la danse orientale. Profiter pour presque rien du gymnase, élément incontournable de la vie libanaise, et de la piscine, denrée rare et très chère pour ceux qui n'ont pas la chance d'être étudiant de l'USJ. J'ai eu aussi l'occasion, grâce au système d'optionnel libre et sans doute à mon statut particulier d'étudiante en mobilité, l'ouverture d'esprit de ma fac à Lyon et l'indispensable Rania de participer à un cours d'histoire de l'art et de photographie à la fac de sciences humaines.

Je n'ai visité que le musée de minéralogie parmi les différents musées de l'université, c'est une collection vraiment magnifique. Sinon, j'ai profité des bibliothèques universitaires, des conférences et des concerts de musique orientale ou de musique de chambre de l'amphithéâtre Aboukhater.

## Découverte culture libanaise, tourisme et activités culturelles

Le Liban est un pays unique dans son organisation sociale. La richesse culturelle qu'il manifeste est immense et cette année a été l'occasion pour moi de découvrir vraiment, à travers la vie des gens, différentes cultures historiques et vivantes. Entre les ruines grecques, romaines, byzantines, les châteaux normands parfois réunis dans le même périmètre, on a vite fait de perdre la tête et la notion du temps. Il est très facile de se déplacer car le pays est très petit. Excursions en « van » (réputés dangereux à cause de leur conduite sportive mais, de fait, très rapides et très peu chers) ou en voiture, on a vite fait de passer de la montagne à la mer, de Tripoli au nord à Tyr plein sud.

Sans être grande adepte du tourisme, j'ai découvert nombre de ces lieux grâce aux occasions qui se présentaient. Comme accompagner un ami photographe pour former à la photographie des jeunes des quartiers rivaux de Jabal Mohsen et Bab el-Tabbaneh, à Tripoli, dans un café associatif créé pour eux dans la rue qui délimite les deux quartiers, véritable ligne de front, théâtre d'affrontements jusqu'en 2011. Lea Baroudi a créé une pièce de théâtre qui met en scène la vie des jeunes de ces deux quartiers, interprétée par les jeunes eux même. Et pour leur donner encore plus d'espoir, elle a monté ce café qui est un endroit de paix et un vrai tremplin pour nombre d'entre eux. J'ai encore pu me promener dans les vieux souks, guidée par un jeune acteur local, et me trouver

plongée dans le tumulte des voix, des couleurs et des odeurs de l'Orient. Mais aussi visiter le dôme de Niemeyer, bâti dans les années 60 mais laissé à l'abandon aujourd'hui, alors qu'on allait faire de la musique expérimentale avec des amis artistes dans cette salle à l'acoustique extraordinaire !

Au Sud, la plage de Tyr, l'une des rares (et sans doute la plus belle) plages publiques du Liban. Une plage où on peut se baigner dans la mer (on est surpris, quand on arrive au Liban, d'aller à la plage et de devoir payer au minimum 30 dollars pour y entrer et se baigner dans une piscine avec vue sur la mer et sur une déchetterie). Se promener dans les ruelles de Tyr, dans les sites antiques, à l'hippodrome, sur la corniche. Voir le château normand de Saïda, manger du foul au souk, ou du poisson sur le port, en fumant un « arguileh » au tabac pur. Et, si possible, la nuit en période de ramadan, entre l'*iftar* et le *sahur*.

Découvrir la culture druze, boire le maté en famille dans la région du Barouk et sa magnifique réserve de cèdres. Un des rares coins de nature qui ait été épargné par le cancer béton. Les randonnées dans les montagnes, le mont Sannine, la vallée de la Kaddisha, lieu de pèlerinage maronnite, les cèdres d'Ehden au nord. Ou encore Byblos, la forteresse de Beaufort, le musée du Hezbollah dans la brume, les grottes de Jeita... La vallée de la Bekaa, le grenier du Liban, un vrai Far East libanais qui abrite des merveilles comme le site d'Anjar ou le très impressionnant Baalbek.

J'aurais peur de vous ennuyer si je me lançais dans un chapitre sur la nourriture libanaise, dont la réputation n'est plus à faire. Cependant, j'ai par exemple fêté l'Aïd dans la Bekaa sous 45° à l'ombre et j'ai failli mourir de l'accueil de mes hôtes. La générosité en termes de nourriture est exemplaire, voir traumatisante. Je dois remercier la mère de mon colocataire Michel pour tous les Tupperware qu'elle envoyait chaque semaine à son fils et de faire les meilleures omelettes que j'ai jamais mangées (Sahtein !). Il existe un proverbe libanais qui dit qu'il faut manger chez le Druze, mais dormir chez le chiite. J'ai personnellement très bien mangé et dormi chez les deux et chez tous les gens qui ont pu m'accueillir autour du meilleur taboulé du monde.

La richesse de la vie culturelle de Beyrouth est qu'elle se crée en permanence. Les associations ont pris la place de l'Etat dans la gestion de l'espace public. De ce fait, de nombreux lieux sont ouverts aux artistes et les représentations de théâtre, musique, graffitis, performances, cirque, cinéma foisonnent, de manière anarchique et globalement gratuite. C'est, bien sûr, parallèlement à la culture très bling-bling standardisée de la *night life* beyrouthine, qu'on apprend à apprécier elle aussi, car elle reflète tout le désir de vivre d'un peuple qui n'a jamais arrêté de faire la fête, même sous les bombes. Je ne voudrais pas non plus paraître dénigrer la culture officielle, le musée national Mathaf et son nouveau sous-sol réservé aux sarcophages humanoïdes perses est un vrai bijou, et un refuge quand il fait trop chaud.

Même si la vie à Beyrouth est usante et nécessite qu'on en sorte régulièrement pour respirer de l'air frais, se balader sur la colline d'Ashrafieh, à Geitaoui ou Karm el Zaitun, aller dans les cafés mythiques de Hamra, l'ancien repaire des intellectuels communistes ou faire ses courses au souk el Ahad (marché au puce du dimanche), tout cela restera toujours pour moi autant de souvenirs émus.

## Vie associative, institut al ahmal, stage à l'HDF, Sésobel

J'ai cherché en arrivant à Beyrouth des associations dans lesquelles m'engager de façon compatible avec mon emploi du temps d'étudiante en médecine et, pour m'ouvrir de nouveaux cercles, j'ai préféré ne pas m'engager avec les associations de l'université, pourtant très impliquées.

Dans l'optique de me spécialiser en psychiatrie, je m'intéressais aussi à ce qu'était la psychiatrie au Liban, quelles structures étaient mises en place et quelle était la place de la maladie mentale et surtout du malade dans la société. Par l'intermédiaire d'un ami de ma promo, je suis allée

chaque mois, avec l'Ordre de Malte, passer une après-midi avec les patients oubliés du dispensaire de l'hôpital public de la Croix, le plus grand hôpital psychiatrique du pays. Ces images d'asile XIXe ne sont pas prêtes de quitter mon imaginaire. Et la confrontation avec ces hommes et ces enfants m'a confirmée dans l'idée que le choix du soin et pas de l'exclusion est vraiment à la base d'une société saine. Pour en avoir discuté avec des Libanais, l'hôpital Dar el Salib, en haut de sa montagne, est le grand méchant loup des enfants pas sages. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de voir les secteurs psychiatriques de l'hôpital, moins archaïques sans doute que l'aile asilaire.

Au premier semestre, j'ai donné des cours de français à de jeunes collégiens dans le cadre de l'association du Mouvement social, l'une des plus vieilles associations libanaises, datant d'avant la crise syrienne qui a entraîné une déferlante de budget et d'associations au Liban. D'ailleurs, la plupart des gens que l'on croise à Beyrouth travaillent dans le domaine associatif, l'un des rares secteurs d'activité qui embauche. J'avais déjà donné des cours de français à des adultes étrangers, mais mon expérience avec les enfants m'a donné beaucoup plus de fil à retordre. Il n'est pas aisé de faire appliquer des règles de français (que je maîtrise mal !) à des jeunes scolarisés en français mais vivant dans des milieux souvent exclusivement arabophone (particulièrement vrai pour les enfants syriens, qui se retrouvent intégrés à des classes en français à un âge déjà avancé). Mais la vie de ces enfants et leur force d'apprentissage au-delà des règles et des irrégularités de la langue française m'ont aidée à surmonter mon incompetence. J'ai eu la chance de pouvoir participer avec certains d'entre eux à la journée internationale de l'enfant. La responsable de l'association, sachant que je faisais un peu de musique, m'avait demandé d'organiser un atelier de chant pour l'occasion. Dans un quartier très populaire de Jnah, dans le sud de Beyrouth, le Mouvement social a ouvert une école qui est un véritable bout de paradis, un havre de paix pour les enfants du quartier et leurs familles. J'avais préparé une chanson de l'Unicef que j'avais traduite en français et juste posée sur trois accords de guitare. Le « miracle » réservé à ceux qui décident d'agir à tout prix a eu lieu ; j'étais très inquiète de ne pas du tout avoir les capacités requises, mais madame Tannous, la directrice de l'association, m'a fait comprendre que l'humilité seule était requise. C'est la magie de la musique et de la vitalité des enfants qui a joué. Le moment était extraordinaire. Après ça, je pouvais être nulle en grammaire, mes petits élèves riaient et chantaient.

Au deuxième semestre, j'ai cependant arrêté les cours par manque de temps. J'ai eu [de] la chance de travailler avec une artiste libano-syrienne brodeuse Mounira el Solh, petite fille de Mounira el Solh, politicienne et féministe des années 60, qui a ouvert en 1959 le premier institut pour enfant avec une déficience mentale au Liban. Aujourd'hui, l'institut al Ahmal (de l'espoir) existe toujours à Broummana, un village coquet dans les hauteurs de Beyrouth. Les enfants ont grandi et l'institut est maintenant une résidence pour adultes. J'allais passer le jeudi après-midi là-bas pour partager un peu de temps avec les résidents, chanter Fayrouz, danser, faire du basket ou participer aux différentes activités organisées par le centre. Ce serait un paragraphe trop long d'en parler plus. J'ai demandé à un ami clown de venir faire du *laughing yoga* (yoga par le rire) avec nous et c'est devenu un incontournable à chaque occasion un peu spéciale. La force de la communication par le rire, alors que Fernando, le clown brésilien, ne parlait pas un mot d'arabe, m'a encore surprise dans le pouvoir de la confrontation. Si on s'arrête à ses propres compétences, on n'aura jamais l'occasion d'expérimenter cela : il faut savoir faire confiance aux compétences de ceux à qui on croit seulement apporter quelque chose.

Dans mes cours à l'université, j'avais un UE de psychiatrie donné par le docteur Sami Richa, une star de la psychiatrie au Liban, très apprécié par les étudiants. Je lui ai demandé de faire un petit stage d'observation dans son service à l'Hôtel Dieu et il m'a tout de suite organisé deux semaines de présence à l'hôpital. Ça a été une très bonne expérience, qui m'a confirmée dans mon choix de me spécialiser dans ce domaine. Le docteur Richa a fait en sorte de me permettre de découvrir de nombreuses facettes du service. J'ai pu assister aux relèves en équipe le matin, aux admissions des patients, aux entretiens, aux examens cliniques, à une séance des mal réputés électrochocs au bloc, à l'hôpital de jour, avec la psychologue et les différents intervenants, aux consultations dans son

cabinet. Suivre les externes, les internes, les consultations des internes au dispensaire pour les plus démunis, les réunions avec les associations de malades, les consultations pour les enfants autistes (le professeur est très impliqué dans cette cause) ou pour les familles n'ayant pas la possibilité de consulter un psychiatre en cabinet. Je suis très reconnaissante (alors que j'étais juste une étudiante en troisième année) de la disponibilité de l'équipe et de son souci de me présenter le service qu'ils ont bâti, car il est assez récent, dans une société où la psychiatrie est encore taboue et où ces malades sont stigmatisés. Les meilleurs moments, ou au moins les plus enflammés, étaient quand même les parties de ping-pong avec les patients, dans le petit espace sport, autour de midi, quand le rythme des visites se calme un peu.

L'un des internes qui m'a chaperonnée m'a dit que le docteur Richa est très sensible à la question du handicap en psychiatrie. Comme c'est vraiment le sujet qui m'intéresse, il m'a conseillé de lui demander de m'organiser un stage à Sésobel, une association (et la plus grosse école pour enfants handicapés) spécialisée dans l'autisme au Liban. J'ai juste timidement évoqué l'idée auprès du docteur, qui a tout de suite organisé la chose en un coup de fil. Quand j'ai appelé le contact qu'il m'avait donné, j'ai réalisé qu'ils m'avaient devancée et que ça faisait déjà une semaine qu'ils m'attendaient au centre. Cette expérience à Sésobel a été extrêmement riche. Je n'y suis restée qu'une semaine, car c'était vraiment à la fin de mon séjour, mais on m'avait organisé un programme bien chargé qui m'a fait découvrir la structure sous de nombreux aspects, des bureaux administratifs (marketing, communication ou service comptable) aux classes des différentes sections. Les enfants à Sésobel sont, si possible, intégrés dès la crèche, à moins d'un an, si le handicap est diagnostiqué (l'association a d'ailleurs des centres de diagnostic spécialisés), pour être stimulés au plus tôt. Ensuite, quand ils passent à l'école, les sections sont organisées selon le handicap pour permettre une meilleure adaptation aux besoins spécifiques de chacun. Par exemple, la section des chouchous pour les enfants aux poly-handicaps lourds ; une section plus axée handicap intellectuel ; une autre handicap moteur et encore une pour les troubles du spectre autistique. Le centre ne s'arrête pas à son activité scolaire. Il s'occupe également de l'insertion professionnelle des jeunes, qui se forment dans les secteurs d'activités qui participent à l'autofinancement de l'association. L'atelier de chocolat, l'atelier de couture, de papeterie, l'hôtellerie ou l'administration-même de l'école. Le centre est une école de jour (il existe un petit internat mis en place pour autonomiser certains jeunes et leur famille), tout un système de bus permettant de récupérer les enfants aux quatre coins du pays. Comme l'école n'est pas à Beyrouth, je profitais aussi de ces bus qui raccrochent le monde préservé de Sésobel à la réalité de la famille bien ancrée dans la société, qui voudrait faire croire que la performance est le seul carburant du train du progrès [qui écrase tous ceux qui ne sont pas dans le moule]. La stimulation continue de chaque enfant, même avec le plus lourd handicap, est vectrice de progrès à l'échelle de l'individu, de sa famille et de la société tout entière.

Je ne saurais exprimer de façon plus claire encore la richesse de ce que m'ont appris ces différentes expériences. En tout cas, mon séjour à l'étranger m'a convaincu qu'il fallait garder l'esprit large et que faire de son mieux c'est pas toujours facile, mais que c'est toujours ça et qu'on n'est pas tout seul.

## Retour à Lyon, bilan

Quitter le Liban après cette année féconde en découvertes n'a pas été facile, ou plutôt, peut-être, serait-ce l'idée de ne plus y retourner après s'être impliqué dans la vie là-bas, l'impression d'abandonner ceux pour qui on s'était engagé. Bien sûr, j'ai gardé de nombreux contacts et je suis sûre que l'occasion d'y retourner se présentera un jour. Je réalise à quel point j'ai eu de la chance de partir dans ces conditions, en continuant mon cursus de médecine et avec les moyens économiques de le faire. Je rentre à Lyon Sud avec la nostalgie du Liban mais aussi plus de projets qu'au moment de mon départ. Cette année n'aura pas été une pause dans mes études, elle m'a permis au contraire de vivre ces études avec plus d'ouverture et en traçant un chemin personnel que je continue à parcourir. Cela me permettant de ne pas vivre le retour en France comme un pas en arrière, mais un « retour en avant ».